O Jeffik, les appels mystérieux et longs
 Des pâtres à leurs pastourelles
 Sur les genêts du soir flottent encor pour elles;
 Seule, ma voix gravit l'autre bord des vallons.

Que de fois j'ai chanté par dessus la vallée :
 Hollaïka ! Hollaïka !
 Jamais, depuis des mois, ta voix ne répliqua ;
 Jeffik, c'est donc bien loin que tu t'en es allée !

L'amour s'envole donc au-delà des vallons
 Ainsi qu'une aurore fumante ;
 Ils ne vont plus à toi, dis, éternelle amante,
 Les appels d'autrefois mystérieux et longs !

Il est entre nos cœurs une immense vallée !
 J'en croyais les sentiers moins longs ;
 Je crie Hollaïka ! par dessus les vallons,
 Mais ma voix ne va plus où tu t'en es allée.

Tel est ce recueil d'amour, triste comme tous les livres d'amour. Est-ce à cause de la brièveté des heures douces ? Parce que le pauvre cœur humain est plus fait pour la peine que pour le bonheur ? Ou bien encore serait-ce que l'Amour, enfui, ne laisse sur ses traces qu'une amère certitude de l'écoulement des choses ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, aucune langue n'est plus apte que celle des vers à rendre, avec intensité et précision, les sentiments, les causes, les circonstances où l'âme s'ouvrit jadis à la douleur et à la joie.

« La poésie est chose du passé », a dit un grand philosophe.

Pierre DE BOUCHAUD.